

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1952, tome 50, p. 134-135

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

La saison des « Girois » fait partie aujourd'hui de la plus brûlante actualité et l'on sent dans l'atmosphère une vague odeur de roussi. Le sprint final va bientôt se disputer, mais son vainqueur ici ne recevra pas le traditionnel bouquet de fleurs des mains de la non moins traditionnelle charmante demoiselle ; c'est M. le recteur qui remettra à chacun le diplôme de maturité. Néanmoins les concurrents n'ont pas hésité à renoncer aux sollicitations du siècle, et on les a vus, pendant le joli mois de mai, devenir végétariens, ne se nourrissant que de racines anciennes, avec, par-ci par-là, une ou deux langues mortes.

Pour nous encourager à suivre leurs traces ascétiques, on nous invita, un beau samedi de printemps, à voir le *Pèlerin du désert*, de passage à Monthey. Depuis trois semaines déjà, George manquait les cours pour préparer soigneusement son rôle, et chacun put enfin admirer avec combien de brio il menait son jeu. C'est lui qui, à un moment dramatique de la pièce, frappait à la porte et à qui l'on répondait : « Passez votre chemin ». Au retour, après la représentation, M. Maillat, mis en confiance par le confort d'une voiture et l'ambiance de l'après-midi, avoua que, dans ses jeunes années, il avait appris à conduire. On pense communément que sa machine d'essai fut une petite voiture à pédales, mais il faut aussi lui rendre justice en reconnaissant qu'avec l'œil perçant que vous lui savez, il n'aurait point de peine à exceller dans l'art de la circulation.

Il semble d'ailleurs que nos autorités se motorisent. M. Bérard n'a pas encore de moteur à la roue de son vélo, mais un autre professeur évolue, à la nuit tombante, dans les rues de Martigny, au volant d'une superbe traction-avant, gracieusement mise à sa disposition par le cœur qu'il dirige. Voilà qui doit le consoler de bien des bousculades essuyées, si l'on peut dire, par ses cheveux blancs dans les courses à travers les corridors du Collège.

Les couloirs de l'Abbaye, eux, ont vu défiler, sans sourciller, tous les soirs du mois de mai, les rangs coutumiers des élèves dont le recueillement n'était interrompu que par les brefs rappels à l'ordre des surveillants. Il flottait dans l'air, après leur passage, des relents d'encens, et d'autres encore qui s'affolaient à chercher une issue du côté des fenêtres. Par bonheur, le mois de juin suivit, où tout le monde va s'ébrouer dans la verte campagne. A la première sortie, les flots d'harmonie que déversa la fanfare déclenchèrent ceux d'un ciel en courroux. Et l'on rentra pluie et tambours battants. Depuis, le temps ne s'est pas encore bien remis.

Les Rhétoriciens aussi ont de la peine à se remettre de la profonde émotion qui les empoigna, quand ils apprirent la nomination de leur cher collègue Michel Gross au rang de fuchs-major. Il a bien voulu nous dire le grand plaisir que cette haute fonction lui avait apporté. Un seul inconvénient : la queue du renard, insigne de sa nouvelle charge, le chatouille un

peu derrière l'oreille. Il songe sérieusement à la mettre ailleurs pour la prochaine « Kneipp ». Elle ne saurait tarder, car l'Agau-
nia, après avoir été invitée à Lausanne par la Lémania, et reçue
à Sion pour la Vallensis, compte honorer de sa présence les
festivités du bimillénaire de la société des étudiants suisses
d'Herzogenbuchsee.

A propos de fêtes, les Philosophes ont célébré dignement
le patron de M. Viatte, tandis que les Humanistes honoraient,
en solennité différée, leur cher maître. C'est à Dittrich qu'in-
comba la périlleuse tâche d'être la voix de la classe. Et cette
voix parla en latin, ce qui fit pousser à Conforti son exclama-
tion familière devant un chef-d'œuvre : « C'est monstrueuse-
ment existentialiste. » Quelque chose qui ne l'est pas moins,
c'est la façon, chez ce même Conforti, d'envisager le tennis,
au cours de ses joutes avec son cousin Lugon. A les voir jouer,
vous croiriez que c'est plutôt la façon d'envisager la hauteur
de Notre-Dame du Sex. Aussi nos espoirs vont-ils plutôt du
côté de Stéphane Vogel, qui a la ferme intention de prendre
part au tournoi annuel de tennis. Peut-être serons-nous encore
déçus : il a tellement peur de se dépeigner qu'il risque de sa-
crifier, à l'inverse d'Absalon, ses exploits à sa chevelure.

Nous ne signalons que pour mémoire le bref congé de la
Pentecôte parmi tant d'autres, de peur que nos lecteurs ne
mésestiment notre ardeur au travail. Mais une chronique n'est
pas un palmarès tout de même, et nous ne rougirons pas de
vous avouer que M. le directeur a dû changer le panneau où
s'affichent les congés ; on l'avait tant et si bien criblé de coups
qu'il ne restait plus une place pour une nouvelle pointe de
punaise. Dès lors, on put y fixer la date de la grande prome-
nade. C'en était déjà une que de lire le programme du jour où
nos yeux erraient entre des cascades de recommandations et
des nuées d'interdictions. Enfin on se rappela surtout que le
but choisi était Saas-Fee. On partit en train et on arriva en car.
Aussitôt, tout le collège se rendit en cortège au cimetière pour
y rendre hommage à la mémoire des anciens élèves, en par-
ticulier du regretté Robert Zurbriggen. Entre le chant et la fan-
fare, M. le recteur fit un éloquent discours de circonstance.
M. Gross alla l'écouter d'une oreille attentive et d'une élé-
vation voisine, à l'aide de ses proverbiales lunettes d'approche.
L'après-midi vit quelques performances individuelles. Cheri
faillit trébucher définitivement : Torrent le retint d'une main
qu'il avait tendue au hasard, tâtonnant dans le scintillement
des neiges éternelles. Vogel profita des glaces du car et de
celles du glacier pour mettre en ordre sa chevelure, tandis que
Gross, pataugeant dans un névé jusqu'aux genoux, évoquait
tristement les belles bottes de son nouvel emploi. Vers le soir,
chacun regagna les vains bruits de la plaine, emportant un lu-
mineux souvenir d'une promenade dont on parlera longtemps
encore, le soir au coin du feu. Les Grammairiens, eux, s'impo-
sèrent au retour un bain de silence régénérateur dont la haute
tenue fit l'admiration même du professeur.

Mais la plus belle promenade que nous ferons sera celle qui
nous ramènera chez nous. En attendant : bonnes vacances.

Marc GILLIOZ et Raymond VOUILLOZ, rhét.